Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Après la victoire
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750143

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

APRÈS LA VICTOIRE

Le 16 mai 1920 le peuple suisse a décidé son entrée dans la Société des Nations. Partout ailleurs l'adhésion a été décidée par les gouvernements et docilement ratifiée par les Parlements; seul le *peuple* suisse a disposé lui-même de son sort, au scrutin secret et universel. — Dès le mois de juin 1919 il a commencé à étudier le problème, et les six derniers mois ont été consacrés à une discussion passionnée. Chaque Samedi soir et chaque Dimanche après-midi, dans les villes et dans les villages, dans la plaine et à la montagne, les partisans de l'adhésion et leurs adversaires se sont affrontés devant des centaines et des milliers de citoyens.

Il s'agissait pour la Suisse d'une orientation nouvelle; il fallait rompre avec une politique séculaire de neutralité absolue, dont plusieurs croyaient de bonne foi qu'elle est le principe même de notre indépendance; il fallait vaincre des égoïsmes, des sympathies, des affinités, pour s'élever à une solidarité plus haute; au moment où, tout autour de nous, les haines, les rancunes, les appétits féroces semblent pousser à une anarchie générale, il fallait affirmer notre foi en une humanité meilleure. Jamais on n'a demandé à un peuple, en des circonstances aussi difficiles, un effort moral plus grand ni plus désintéressé.

La bataille a été dure. Outre les arguments très respectables que je viens de résumer en quelques mots, plusieurs de nos adversaires ont eu recours à des armes viles; plusieurs ont cherché à exciter les instincts; ils ont employé, à la dernière heure, le mensonge et la calomnie, tandis que nous faisions appel aux raisons plus hautes de l'intelligence et du cœur. Je rappelle d'un mot ces vilenies de quelques-uns, sans m'y arrêter, car notre victoire doit effacer toute amertume.

Il importe au contraire de dire aux Welsches et aux étrangers avec quel sérieux le peuple de la Suisse allemande a étudié le problème. Je l'ai vu de près, ayant livré vingt-cinq batailles, dont une seule avec résultat négatif. J'ai vu les paysans, les montagnards accourir de plusieurs lieues à la ronde, braver les tempêtes de neige aussi bien que la poussière des grandes routes; nous nous sommes assemblés dans une prairie au sommet d'une colline, dans une église, dans une salle d'auberge, et généralement la séance a

duré trois heures et quatre heures même. Il fallait exposer la genèse de la Société des Nations, son organisation (avec défauts et qualités); le rôle de la Suisse, ses obligations, son devoir moral; puis, quand l'adversaire avait brouillé tout cela (avec force hypothèses, confusions et insinuations), il fallait recommencer, remettre les choses au point, et, répondant aux questions posées par plusieurs dans la libre discussion, faire appel enfin à la confiance, au geste libérateur de la solidarité humaine. Or j'ai constaté partout, et jusqu'au bout, l'attention la plus patiente, l'intérêt le plus soutenu, en un mot la bonne volonté civique, même chez des adversaires irréductibles. Et combien de citoyens se sont levés pour avouer, loyalement, leur conversion! Et combien sont venus, les larmes aux yeux, serrer la main du conférencier! Tous mes compagnons de lutte ont vécu ces heures-là, qui demeurent les plus belles de notre expérience démocratique.

Il est vrai que, en définitive, la majorité du peuple suisse allemand a voté non; mais si l'on décompte les socialistes fidèles au mot d'ordre de Moscou, les militaristes et les „Neinsager" invétérés, on peut affirmer que la majorité rejetante se transforme en minorité, alors que, au début de la campagne, elle comprenait les neuf dixièmes des citoyens. — Certes, je suis fier du vote romand, et particulièrement du vote vaudois; mais il ne faut pas dire que „les Romands ont sauvé la Suisse"; c'est un mot immodeste et injuste; nous le savons bien, nous qui avons vu à l'œuvre, non seulement les conseillers fédéraux et quelques grands chefs politiques, mais aussi des hommes tels que Egger, Fleiner, Grossmann, Gygax, Huber, Keller, Laur, Nabholz, Ragaz et surtout les deux secrétaires du comité central de Zurich: Zurlinden et Locher; nous qui savons le travail du comité de Bâle-Ville, du comité des Grisons, de la Nouvelle Société Helvétique, des Républicains, et qui pourrions nommer encore tant de pasteurs, tant de médecins, tant de maîtres d'école entièrement dévoués à la bonne cause. Tous ceux-là méritent notre reconnaissance; grâce à eux le fameux fossé n'existe plus; il a été comblé par l'élan magnifique des Welsches et tout autant par l'effort conscient et inlassable des Suisses allemands.

Le fossé n'existe plus; nous avons désormais une tâche commune, qui sera souvent difficile, très difficile. Des adversaires d'hier,

plusieurs ont voté „non“ au plus près de leur conscience et n'en sont pas moins soulagés d'être restés en minorité; ils se sont inclinés devant le verdict populaire, ils travailleront loyalement avec nous, mais n'oublions pas que nous portons la responsabilité de ce verdict.

Nous sommes entrés dans la Société des Nations, non point pour servir les intérêts d'une certaine nation contre les intérêts d'une autre nation, mais uniquement pour servir la justice, la liberté et la démocratie. Commençons donc par faire notre propre examen de conscience, par combattre nos propres défauts, nos rancunes, nos égoismes et nos sottes rivalités. Pour être forts, la compréhension réciproque et l'unité morale s'imposent à nous plus que jamais comme une nécessité absolue. Au lendemain même de notre adhésion, le Conseil semble vouloir transférer le siège de la Société, comme si Genève et la Suisse avaient démérité. Le tort que ce transfert signifierait pour Genève et pour la Suisse ne serait, en soi, qu'un accident de modeste importance; mais le procédé lui-même, dans les circonstances que nous commençons à connaître, ferait à la Société un tort moral immense. D'ailleurs je ne puis croire encore à cette énormité et je ne m'y arrête pas aujourd'hui. Si le danger se précisait, on en parlera nettement, *très* nettement.

Des problèmes politiques, sociaux et moraux vont se dresser devant nous, qui renouvelleront notre vie helvétique, notre conscience démocratique. *Nous sommes solidaires d'une humanité qui se reconstitue.* Pour être dignes de cette solidarité, il faut nous élever nous-mêmes par un grand effort, à un plan supérieur. Nous avons besoin de toutes les bonnes volontés. Libérons nos intelligences, élevons nos âmes, pour être dignes de la victoire du 16 Mai, dignes aussi des responsabilités que nous avons assumées, consciemment, courageusement.

ZURICH E. BOVET

□□□

J'ai besoin tout à la fois d'être compris et d'être consolé. Mais ceux qui ont essayé de me consoler, ne me comprenaient pas, et quand par extraordinaire s'est rencontré quelqu'un qui m'ait compris, il n'a pas essayé de me consoler. FÉLIX BOVET *(Pensées)*

□□□